



CULTURE

Etoiles et plumes, le monde idéal de Jean-Luc Verna

Le plasticien et performeur a composé sa première rétrospective au MAC/Val de Vitry-sur-Seine. Cet ancien punk veut croire au futur malgré tout

ARTS

Certains ont des étoiles dans les yeux. Jean-Luc Verna en a sur tout le corps. Il les porte tatouées, épiderme constellation ; il les aspire comme un trou noir, c'est dire sa terrible énergie. Ses yeux, il les cache, de peur de ne pas assez en révéler, derrière d'inquiétantes lentilles ou un sourire lointain.

Bref, voilà a priori un drôle d'oiseau. Mais à bien regarder ses dessins, parmi les plus précieux qui soient donnés à voir en ce moment, à enfoncer l'œil dans leurs abysses charbonneux, il est aisé de pénétrer mieux dans les secrets de l'artiste, exposé en ce moment au MAC/Val de Vitry-sur-Seine.

Se sculpter sans relâche

Comme toute voie lactée, Jean-Luc Verna porte en lui le souvenir d'étoiles mortes et de toutes jeunes étincelles. Il l'avoue sans peine cet homme a simplement

choisi de ne pas succomber au néant, malgré les tentations ; en artiste, il a décidé de se sculpter sans relâche selon son propre idéal, infiniment singulier. Soit ?

Une bête de muscles, affolant de grâce quand il danse sur escarpins ; une bête de scène, voix grave et boa à la Barbara, qui aime à reprendre les chansons de Siouxsie avec son groupe ; un acteur, un plasticien surtout, à nul autre pareil. Il fallait bien qu'un musée consacre enfin son talent à sa juste valeur. Comme souvent, c'est le MAC/Val qui s'y est collé, et il n'a vraiment pas à le regretter.

Jean-Luc Verna a composé cette première rétrospective comme une scène obscure, où drames et paillettes se disputent la vedette. Au centre, un long rideau de velours noir, malmené par la javel, rehaussé par les strass, comme s'il pouvait d'un instant à l'autre monter sur scène, à l'image d'une Gena Rowlands, sur les pas de tous les fantômes qu'il se plaît à

incarner nu dans des dizaines de photographies.

Le principe en est simple : pour chaque pose, Jean-Luc Verna rapproche une silhouette appartenant à l'histoire de l'art et la gestuelle du rock'n'roll. Ou la rencontre de Poséidon et d'Iggy Pop, d'un kouros d'Agrigente et de Patti Smith, d'une belle de Klimt et de Siouxsie.

Cette quête de résonances l'a beaucoup happé jusqu'au début des années 2010. Elle permet de comprendre comment son corps parle pour lui, une langue que seuls peuvent comprendre les âmes passionnées et les oiseaux.

Mais justement, les oiseaux, les voilà qui débarquent en escadrille sur l'exposition et fauchent le visiteur en plein vol. Celui-ci s'était en effet tout juste accoutumé à l'univers ultra-gothique des dessins, hantés de faunes, drapés, squelettes et fées, centaures et merveilleuses, grotesques et gôlems. Tous ces motifs hors d'âge à qui Verna « après les avoir exhu-



més, fait jouer une dernière scène ». Mais cette ronde macabre, cette bizarre farandole, semble bien avoir pris le large. Aujourd'hui, ce qui obsède ce virtuose, ce sont les oiseaux. Piou-piou paumé ou oies en escouade, tous les dessins récents y reviennent et jouent à leur tour une fin de partie.

La technique, cependant, reste la même, et cela en l'occurrence n'est pas indifférent. Car là encore Verna s'est inventé une façon de dessiner qui n'appartient qu'à lui. Point de départ, un simple dessin. Il le photocopie, puis le transfère au trichloréthylène sur une feuille vierge, avant de le rehausser, au fard à maquillage le plus souvent. Ce qui aboutit à un dessin flottant, qui n'est plus que l'ombre de lui-même. Qui se bat pour rester à la surface, tel ce motif le plus fameux de l'artiste : *Paramour*, un tendre détournement du logo de la Paramount, avec sa montagne et ses étoiles, là encore. Motif qu'il a décliné à l'envi et disant mieux que tout autre l'infinie tendresse de cet ancien punk qui ne peut s'empêcher de croire malgré tout au futur. « *Je ne m'intéresse pas à la littéralité de la disparition*, précise-t-il. *Le but est de tuer le dessin pour le réinventer à chaque fois, comme je le fais avec mon corps.* »

Mais des oiseaux, quand

même ? « *Ils sont les messagers de l'âme*, sourit-il. *Ces portraits de volatiles, c'est nous*, Les Caractères de *La Bruyère*. » Il y a l'arrogant (« Ce coq est une dinde »), l'ombrageux, le résistant (ce corbeau qui cherche désespérément à s'arracher à l'abîme), le soucieux (cet aigle qui songe : « Les années 30 reviennent »). Des individus à plume, saisis dans leurs plus beaux instants de fragilité. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

MAC/Val place de la Libération
Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne).
Tous les jours, sauf lundi,
de 10 heures à 18 heures, samedi,
dimanche et jours fériés
de 12 heures à 19 heures.
Tél. : 01-43-91-64-20.
De 2,50 € à 5 €.
Jusqu'au 26 février 2017.
www.macval.fr.

**Voilà les oiseaux
qui débarquent
en escadrille
sur l'exposition
et fauchent
le visiteur
en plein vol**



Jean-Luc Verna, Nul, 2016. Transfert sur papier rehaussé de crayons et de fards. AURÉLIEN MOLE. COURTESY AIR DE PARIS